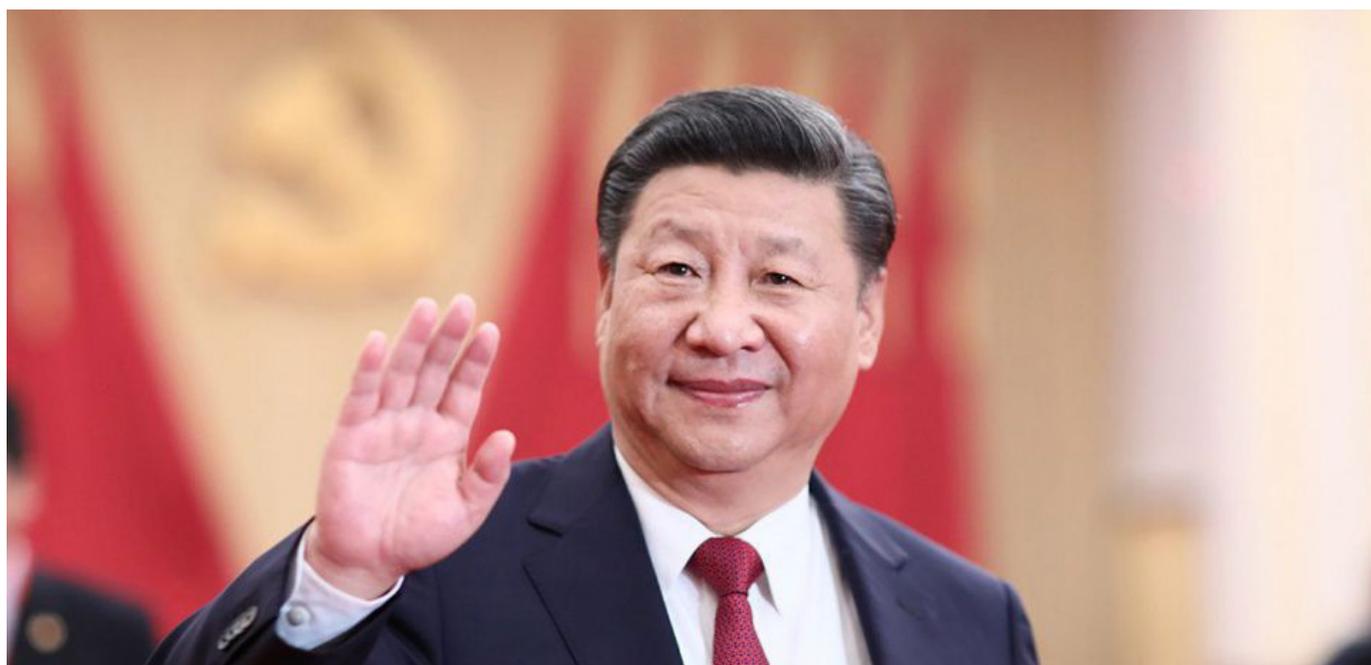


Chine : le sacre de Xi Jinping ou le retour d'une conception impériale du pouvoir



A l'issue du 19e congrès du Parti communiste chinois, Xi Jinping a fait inscrire sa "pensée" au même rang que celles de Mao.

La comparaison avec Mao Zedong vient logiquement à l'esprit, dès lors qu'on évoque le pouvoir sans partage dont jouit le président Xi Jinping en Chine à l'issue du 19e congrès du Parti communiste chinois. Outre les limites du parallèle, peut-être faut-il regarder plus loin dans l'histoire pour comprendre ce qui se joue actuellement en Chine, et son impact sur le monde.

Xi Jinping a réalisé au moins trois "premières" lors de ce congrès :

- Il n'a pas de successeur désigné parmi les six autres membres du Comité permanent du Bureau politique du PCC, contrairement à la "tradition" depuis deux décennies
- Il a fait inscrire sa "pensée" au même rang que celles de Mao et de Deng Xiaoping dans la constitution du Parti alors qu'il est toujours en fonction, alors que ses prédécesseurs ont dû attendre leur départ
- Il ne s'inscrit pas dans la collégialité du pouvoir qui était la norme depuis Deng Xiaoping, comme le souhaitait justement ce dernier pour éviter les abus et les dérives du maoïsme dont il avait été l'une des victimes.

Ce statut obtenu à l'issue d'un premier mandat marqué par une lutte intense contre la corruption qui s'apparente par bien des aspects à l'élimination de tous ceux qui, au sein de clans rivaux ou de factions naissantes, pouvaient lui porter de l'ombre. Dernière victime en date, Sun Zhengcai, "patron" du Parti dans la mégapole de Chongqing et membre de l'ancien Bureau politique, passé à la trappe en juillet dernier, à trois mois du 19ème congrès sous l'accusation de corruption.

Seul Mao, avant lui, avait joui d'un tel pouvoir ; mais le "Grand Timonier", qui a gouverné de la victoire communiste de 1949 à sa mort en 1976, avait acquis ce pouvoir au moyen de méthodes bien plus expéditives, qui se comptent en millions de victimes.

Rien de tel chez Xi Jinping malgré un appareil policier omniprésent, sinon un mimétisme certain, notamment dans le rétablissement d'un culte de la personnalité inégalé depuis des décennies, et l'exigence d'une loyauté absolue reflétée dans la composition du Comité permanent présenté mercredi à la presse.

Mais il ne suffit pas d'évoquer le "fantôme" de Mao pour comprendre la Chine de 2017. Jean-François Billeter, sinologue suisse réputé, rencontré mercredi à Paris, pense qu'il faut observer le "temps long" de la Chine, plonger dans ses profondeurs historiques trois fois millénaires, pour prendre la mesure de ce qui se joue à Zhongnanhai, le siège du pouvoir à Pékin, à deux pas de l'ancienne Cité interdite des empereurs Qing.

En 2000, Jean-François Billeter avait publié un petit livre, "Chine trois fois muette" (éd. Allia), contenant un court "Essai sur l'histoire chinoise" dans lequel il notait que "pendant ces trois millénaires, la monarchie a été logiquement nécessaire [en Chine, NDLR] parce que toute la réalité sociale était conçue comme hiérarchique dans son

essence.

Capitalisme, totalitarisme et nationalisme

Cela se voit avec une netteté particulière dans la pensée confucianiste, où ce n'est pas la personne individuelle qui constitue la réalité humaine première, mais l'association hiérarchisée de deux personnes – l'association d'un souverain et de son ministre, d'un père et d'un fils, d'un frère aîné et d'un frère cadet, d'un époux et d'une épouse. Ces binômes étaient la donnée première. L'humain était hiérarchique, dans sa définition même. L'égalité n'était pas pensable".

Selon Billeter, "le régime actuel repose sur les mêmes bases", et c'est à cette référence qu'il pense quand il observe la Chine de Xi Jinping, avec une conception du pouvoir qui "redevient active après un siècle de crise".

Il observe que le phénomène nouveau du pouvoir chinois est la "synthèse" de trois éléments :

- Le capitalisme
- Un pouvoir totalitaire
- Le nationalisme

"Au cours du XXe siècle, cette combinaison a déjà existé et a produit des catastrophes. Ce ne sera pas nécessairement le cas en Chine, mais ça aura une influence sur le reste du monde en raison de la puissance chinoise qui sera peut-être demain la première."

Cette analyse d'un fin connaisseur de l'histoire et de la pensée chinoise, qui vient de publier deux petits livres bouleversants sur son épouse chinoise disparue ("Une rencontre à Pékin" et "Une autre Aurélia", tous deux publiés aux éditions Allia), doit encourager à aller plus loin pour comprendre ce que l'émergence chinoise signifie réellement pour le monde.

Ce 19e congrès du PCC a, en effet, permis de constater, si on en doutait, que la Chine, après trois décennies de transformation et de croissance accélérée, restait inflexible sur un modèle politique autoritaire, sinon dictatorial, tout en développant des ambitions jusqu'ici contenues.

Elle est aujourd'hui la seule puissance dans ce monde multipolaire à combiner une économie en plein essor, innovante et dynamique ; un pouvoir politique sûr de lui et ne craignant guère de contestation en interne ; et une véritable stratégie internationale symbolisée par le projet de "nouvelles routes de la soie" proposé à coups de milliards de dollars à un monde en demande.

La "question chinoise"

Cette Chine en ordre de marche contraste avec le monde autour d'elle : les Etats-Unis, la superpuissance dominante d'hier, a à sa tête un président dysfonctionnel (qui arrive d'ailleurs en Chine dans deux semaines) et doutent d'eux-mêmes, l'Europe a le potentiel de servir de contrepoids mais doit d'abord retrouver cohérence politique et volonté, la Russie de Vladimir Poutine a un chef et la force militaire, mais se retrouve le "junior partenaire" de l'alliance avec Pékin après en avoir été le "grand frère" à l'époque de Staline.

Dans tous les enjeux du XXI^e siècle, ceux, en particulier de la technologie, la Chine se retrouve en première ligne. Elle a mis les bouchées doubles pour faire du "leap frogging", littéralement un "saut de grenouille" qui permet à un pays en retard d'ignorer les technologies d'hier et d'aujourd'hui pour se concentrer sur celles de demain. Exemple : l'intelligence artificielle sur laquelle elle investit sans doute plus que les Etats-Unis et certainement bien plus que l'Europe.

Sans tomber dans le travers aux relents racistes du "péril jaune", il y a dans la redéfinition du monde une "question chinoise" qui se pose de manière croissante à tous ses partenaires et néanmoins rivaux. Ne pas se la poser, comme le fait généralement l'Europe encore trop dans l'introspection, expose à des réveils potentiellement douloureux. L'image massive, sans concession, du 19^e congrès et de son "Empereur rouge", devrait inciter à se la poser urgemment.

Pierre Haski